

ETC



Un détachement obligé

Ici, oeuvres récentes de Bertrand Carrière, Plein Sud, Longueuil. 19 septembre 2007 - 28 octobre 2007

Lisanne Nadeau

Number 81, March–April–May 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34556ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

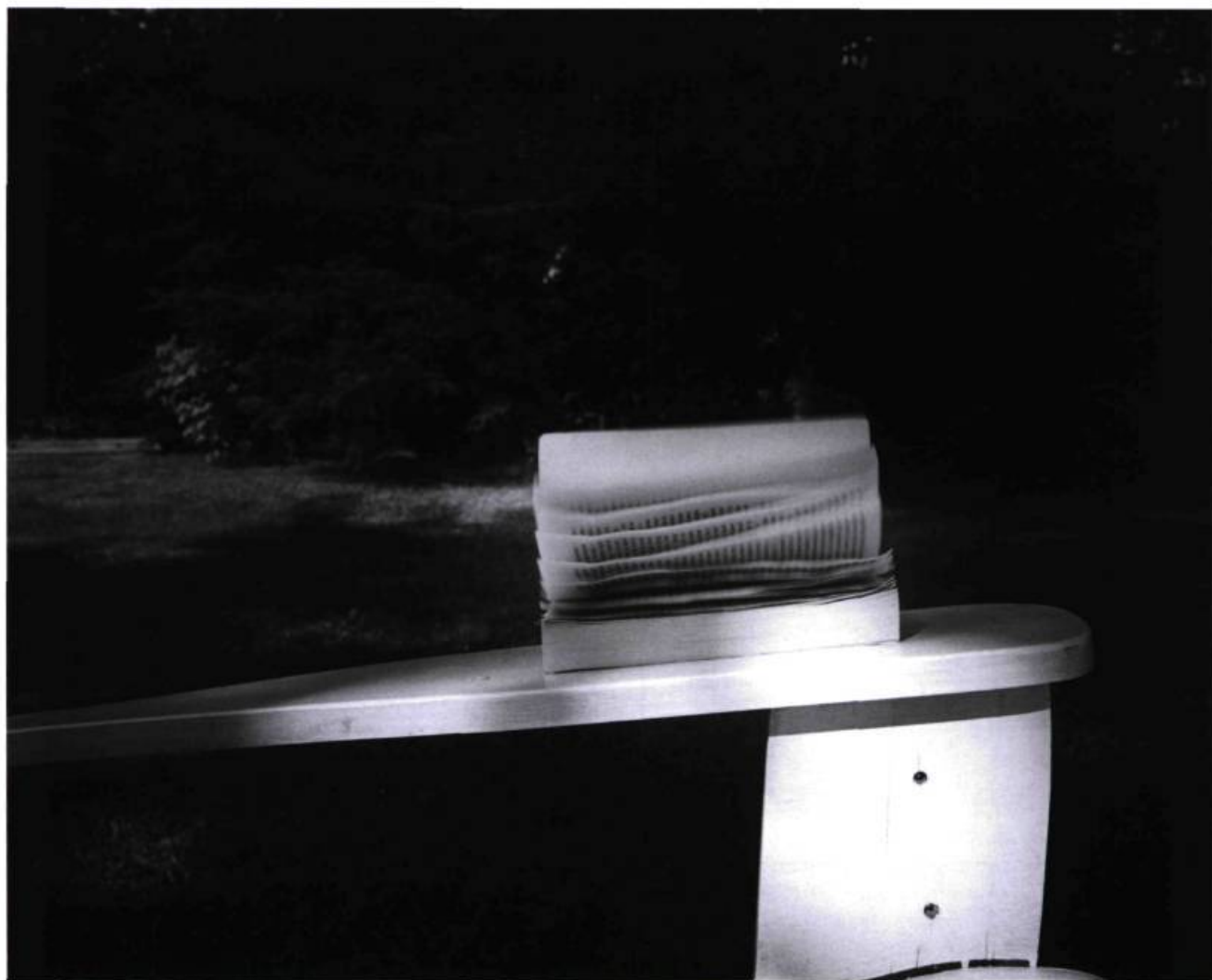
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nadeau, L. (2008). Review of [Un détachement obligé / *Ici, oeuvres récentes de Bertrand Carrière, Plein Sud, Longueuil. 19 septembre 2007 - 28 octobre 2007*]. *ETC*, (81), 60–63.



Longueuil
UN DÉTACHEMENT OBLIGÉ

Ici, œuvres récentes de Bertrand Carrière, Plein Sud,
Longueuil. 19 septembre 2007 – 28 octobre 2007

Bertrand Carrière présentait cet automne, dans la petite galerie du centre d'exposition Plein Sud, une série d'images regroupées sous le titre *Ici*. En plus de lui offrir ses cimaises, Plein Sud l'invitait en outre à intervenir dans le paysage urbain, à l'occasion du 350^e anniversaire de la ville de Longueuil. Des photographies de très grand format pouvaient ainsi être aperçues dans chacun des cinq arrondissements. À première vue, ces deux projets apparaissent tout à fait distincts. Le premier, jouant sur les valeurs de gris et le petit format, poursuit l'exploration intimiste d'espaces le plus souvent domestiques. Le deuxième, plus flamboyant, présente quant à lui de vastes espaces urbains dont la composition semble ouvrir de nouvelles avenues de recherche. Ces deux corpus misent toutefois, chacun à leur manière, sur une indéniable économie de moyens. Et malgré une échelle toute différente, les images grand format parlent encore, presque paradoxalement, de cette intériorité qui habite le travail de Carrière depuis plus de vingt ans.

Si les photographies *in situ* exigent des déplacements éparés et discontinus, l'exposition en salle propose, quant à elle, une expérience de proximité. La toute petite salle de Plein sud convient tout à fait au climat de l'œuvre. Il se dégage de ce corpus une indéniable unité. Et par-delà l'apparente banalité de ce constat,

cette impression constitue néanmoins un trait essentiel qui s'impose à notre expérience. On pourrait évoquer une *cohérence* de l'ensemble, mais on omettrait alors, semble-t-il, d'évoquer ce fil continu qui nous empêche de privilégier une image plus qu'une autre, ce tissage serré et dense où, malgré les variations sur un même thème, l'artiste suscite chez nous une soif de regarder davantage, de ne pas quitter les lieux. D'une image à l'autre, on apprivoise aisément l'univers qui nous est confié. Comme on ferait, patiemment, le tour d'un jardin.

Bertrand Carrière appartient à cette génération de photographes qui, au cours des années 80 et 90, a choisi d'explorer le territoire individuel, cet espace au plus près de soi, où un questionnement existentiel et une recherche de transcendance passent essentiellement par le *je*. On pense à Michel Campeau. On pense également à Richard Baillargeon. Ce qui fascine, c'est cette fidélité au genre, encore aujourd'hui, tout autant que la capacité dont fait preuve l'artiste à le renouveler. La facture est sobre, à mille lieues de l'effervescence et des effets de trucage auxquels nous a souvent conviés la photographie récente. Mais cette apparente simplicité des sujets est porteuse d'un trouble. Un trouble qu'on ne saurait nommer, qui travaille de l'intérieur, sans savoir pourquoi.

Comme peut-être jamais dans la production de l'artiste, *Ici* in-



trouvé en effet un climat d'étrangeté, une ambiguïté qui s'opère entre le stoïcisme et le drame. Un vide qui laisse entendre autre chose. Une noirceur aussi. Bref, un climat difficile à définir et qui égratigne au passage l'effet de confort que pourraient induire les sujets choisis : un potager laissé à l'abandon, une petite cour intérieure, un jardin, la chaise où l'on s'est reposé, un jeu d'enfant, un amas de branches, un sentier, la blancheur de la neige sur le sol... Toujours, dans cette présentation des œuvres en salle, un espace restreint est habilement circonscrit, comme si Bertrand Carrière voulait encore une fois identifier un territoire personnel et un regard marqué de solitude. Peut-être aussi d'abandon.

L'absence de la figure humaine, dans cette série, semble tout à fait propice à un nouvel éventail de sens, d'impressions, de climats. Dans ce monde qui semble se suffire à lui-même, seuls quelques jouets, un livre ou une page d'écriture chiffonnée rappellent qu'un sujet est passé par là, dont il ne nous reste que les traces muettes. L'anonymat s'affirme comme un recul nécessaire. On apprendra qu'il s'agit de son jardin, des jouets de son enfant, d'un espace qui lui est cher. Mais cela n'est désormais plus instrumentalisé sous la forme d'un récit autobiographique. Plus que la solitude ou la nostalgie, cette absence pose un temps suspendu, sans regret ni larmoiement, mais foncièrement tragique. Oui, l'effet de trouble est bien soutenu par cette suspension du temps. La petite mort photographique. Une éternité qui touche le quotidien et lui donne de manière indescriptible un caractère monumental. Cette absence de la figure humaine transforme ainsi ce regard, ce n'est plus celui de l'observation, du témoin, mais celui d'un détachement obligé. Il en dit indéniablement l'isolement.

Ce n'est pas la première fois que Carrière évince l'humain de ses images. S'opère alors une réduction vertigineuse du récit. Dans la série *Caux*, qui regroupe des images de plages, de ruines chargées d'histoire, il s'adonne à des études architecturales où espace, texture et frontalité l'obsèdent dans un jeu formel nouveau. Il dira lui-même avoir été attiré par cette beauté rude du paysage, sanctuaire d'une mémoire douloureuse. Pour cette exposition organisée par Plein sud, les images de grand format, présentes dans la ville pour l'anniversaire que l'on a voulu souligner, réinterprètent plus directement les résultats de cette série antérieure. Ce ne sont plus alors des lieux de domesticité, comme les exploraient

les images présentées en salle. On y voit une piste d'atterrissage, un boisé ouvert aux abords du fleuve, une autoroute, d'étranges constructions de métal sur les quais. Ici, comme dans *Caux*, Bertrand Carrière ne laisse jamais l'espace fuir en profondeur. Par différentes stratégies de cadrage ou d'ajustement de la profondeur de champ, l'espace semble tour à tour basculer vers l'avant et s'y accrocher. Une croix blanche au sol d'une piste d'atterrissage, un lampadaire au premier plan d'un paysage routier, la silhouette graphique de la masse feuillue des arbres qui bordent le fleuve, sont autant d'éléments qui bouchent l'espace, le ramènent à soi et donnent cet effet d'intimité toujours prégnant dans la recherche de l'artiste. À posteriori, on constatera en retour que ces qualités graphiques, parfois calligraphiques, marquent aussi l'exposition des petites images dans l'espace de la galerie. En effet, jamais peut-être a-t-on pu assister au sein de l'œuvre du photographe à une telle exploration des textures et des plans : toutes ces branches, réseaux, foisonnement, petites marques noires et incisives sur la surface de la neige... effet de dentelle d'une végétation luxuriante mais rude qui, avec ses camaïeux de gris, envahit le premier plan de l'image... Comme si, au moment où le récit se tait, les qualités de l'image acquéraient une tout autre importance.

Dans la ville, les immenses photographies semblent faire corps avec leur environnement. Les tons profonds d'ocre et de bleu dominant et rappellent la série *Caux*. Mais le regard est, cette fois, pour un temps, tourné vers l'espace urbain. Et même là où ça palpète, où ça n'a de cesse de s'animer, le regard photographique veut tout arrêter, toute destination demeurant vaine. Du plus près de soi à l'espace vaste et bigarré de la ville, *Ici* se présente comme une œuvre de passage, de transition vers d'autres paysages. De la cour à l'autoroute, Bertrand Carrière demeure lui-même, et son regard sublime la singularité des lieux.

LISANNE NADEAU

Lisanne Nadeau vit et travaille à Québec. Critique d'art et commissaire indépendante, elle assurera le commissariat de la prochaine Manif d'art de Québec, édition 2008. Coordinatrice à la Chambre blanche dans les années 80 et 90, elle fut à l'origine de plusieurs projets d'édition et de projets d'intervention in situ en milieu urbain. En 2003, elle fut responsable de l'édition du bilan des 20 ans du programme d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement.



